Document généré le 25 avr. 2024 05:04

Recherches féministes

Andrée Lévesque : *Scènes de la vie en rouge. L'époque de Jeanne Corbin, 1906-1944*

Nadia Fahmy-Eid

Volume 13, numéro 1, 2000

La marche mondiale des femmes

URI : https://id.erudit.org/iderudit/058085ar
DOI : https://doi.org/10.7202/058085ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)
1705-9240 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Fahmy-Eid, N. (2000). Compte rendu de [Andrée Lévesque : *Scènes de la vie en rouge. L'époque de Jeanne Corbin, 1906-1944*]. *Recherches féministes*, *13*(1), 179–182. https://doi.org/10.7202/058085ar

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Dans son dernier chapitre, Grace M. Jantzen insiste sur le « devenir » du *becoming divine*. L'idée grecque qui veut qu'un dieu immuable et intemporel puisse en même temps, comme l'imagine la tradition biblique, être sensible aux prières des personnes croyantes, et plein de compassion pour celles qui souffrent, apparaît peu logique, et les plus grands théologiens et philosophes de la religion se sont trouvés aux prises avec cette difficulté. Pour sortir de cette impasse, il faut sans doute se heurter au « problème du mal », se laisser bouleverser par l'existence du mal, par la souffrance des victimes et la malice des coupables. De quel Dieu peut-on parler dans un monde où tout cela continue ? Dans une perspective féministe, c'est d'abord par la lutte contre le mal qu'il faut commencer concrètement, sur le terrain, non pas que les théories soient sans intérêt, mais, comme le dit l'auteure, l'ontothéologie ne doit pas avoir préséance sur la réponse qu'il faut donner à la souffrance vue dans le « visage de l'Autre », selon l'expression de Levinas. À qui dira que cela déborde du cadre habituel de la philosophie de la religion, Jantzen rétorque que c'est bien là le problème, et qu'il est plus que temps d'élargir l'horizon de cette discipline. « Devenir divine », dans une perspective féministe, c'est se rendre toujours plus sensible au visage de l'Autre, fait de chair et de sang.

Angèle de Foligno, mystique du XIIIe siècle, s'écriait : « Le monde est enceint de Dieu. » C'est une des citations que l'auteure met en épigraphe de son dernier chapitre. Cela évoque, bien sûr, une perspective panthéiste. Pour Jantzen, il faut remettre en cause la conception traditionnelle de Dieu. Elle semble faire sienne la vision de Luce Irigaray pour qui le divin est un « horizon » vers lequel nous devons tendre comme vers la perfection de notre subjectivité.

C'est un paradoxe de cet ouvrage, qui au départ paraît si complexe, que de proposer au bout du compte non seulement une philosophie de la religion renouvelée, mais aussi une éthique d'une admirable simplicité.

MARIE GRATTON
Faculté de théologie, d'éthique et de philosophie
Université de Sherbrooke

Andrée Lévesque
Scènes de la vie en rouge.
L'époque de Jeanne Corbin, 1906-1944.
Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1999, 309 p.

Je ne suis pas une grande lectrice de biographies. M'intéressant plus à l'histoire sociale qu'à celle d'individus isolés, je m'étais toujours dit que ces derniers ne me donneraient à voir que des pans d'histoire et risquaient de représenter en quelque sorte les arbres qui cachent la forêt. De plus, pensais-je, combien d'histoires de vies, célèbres ou non, faudrait-il reconstituer avant de parvenir à brosser un tableau historique global et quelque peu signifiant ?

Néanmoins, il me faut avouer que la lecture de l'ouvrage d'Andrée Lévesque m'a forcée à reconnaître que je m'étais lourdement trompée. Une biographie intelligemment construite, comme l'est celle de Jeanne Corbin, peut être une fenêtre étonnamment éclairante non seulement sur l'histoire d'une vie mais aussi sur celle de toute une époque. Le parcours effectué par cette militante communiste s'avère à la fois fascinant et riche en détails relatifs à une période de l'histoire sociale du Québec qui commence à peine à être explorée. Quand on a terminé la lecture de l'ouvrage consacré à Jeanne Corbin, on comprend mieux les mécanismes de fonctionnement du mouvement communiste canadien au cours de l'entre-deux-guerres, aussi bien que durant la période de la crise des années 30 et du tournant crucial qu'a représenté la Seconde Guerre mondiale.

Mouvement social qui ne réussira jamais à atteindre, même minimalement, l'envergure d'un mouvement de masse, mais qui repose essentiellement sur l'engagement de groupes issus de minorités ethniques bien caractérisées, le communisme au Canada restera avant tout l'affaire de militants et de militantes d'origine surtout finlandaise, ukrainienne ou encore juive d'Europe de l'Est. Il ne faudrait pas toutefois oublier le rôle fondamental d'intellectuelles et d'intellectuels engagés, d'origine nord-américaine, tels que Tim Buck, Leslie Morris, Beckie Buhay, Helen Burpee, Stanley Bréhaut Ryarson. Un fait demeure cependant constant : si le communisme d'ici rejoint difficilement la masse des des personnes d'origine canadienne, il atteint encore moins celles qui sont d'origine française. En ce qui concerne ces dernières, la langue représente certes une barrière non négligeable. Toutefois, il est facile de deviner que l'encadrement étroit de l'Église catholique et sa dénonciation virulente et incessante de la menace communiste y sont aussi pour beaucoup. Enfin, ce qui dessert le mouvement n'a pas seulement à voir avec le zèle souvent intempestif d'un clergé inquiet pour ses ouailles, mais aussi avec l'incapacité du mouvement lui-même de coller véritablement à la réalité canadienne et québécoise. La soumission inconditionnelle des dirigeants communistes d'ici à l'endroit des directives venues en droite ligne de Moscou et l'absence totale d'esprit critique dont ils font preuve constituent, à l'évidence, un handicap majeur. Bref, le mouvement communiste canadien, comme tous les mouvements communistes occidentaux d'ailleurs, reste trop docile à l'endroit du *Big Brother* soviétique.

Les directives parfois contradictoires de ce dernier sont appliquées sans susciter de questions dérangeantes ; ses politiques de temps de guerre, ayant surtout pour objet de sauvegarder les intérêts de l'Union Soviétique devant la menace allemande, ne coïncident pas toujours avec ceux du reste des pays occidentaux. Ainsi, quand ces derniers, dès la fin des années 30, font face à l'agression de l'Allemagne, on conçoit qu'il est difficile pour les communistes canadiens de convaincre leurs compatriotes de dénoncer une « guerre impérialiste » qui ne les concerne pas (dans les faits, les communistes canadiens ne s'estimaient pas visés par cette guerre dans la mesure où l'URSS affirmait ne pas l'être, se croyant protégée par le pacte germano-soviétique). Or, lorsqu'en 1940, la lune de miel entre Staline et Hitler prendra fin, le peuple canadien se fera dire soudain par les militants communistes que cette guerre doit être désormais la sienne.

L'ouvrage d'Andrée Lévesque permet donc de prendre la mesure de nombreux éléments historiques importants relatifs à la période où se situe la vie de Jeanne Corbin, d'où le titre significatif de l'ouvrage qui pointe à la fois vers le personnage et vers son époque. En même temps que le parcours d'une militante communiste exemplaire se

déroule devant nos yeux une phase importante de l'histoire du mouvement communiste canadien avec ses aléas, ses multiples contradictions et la vision du monde qui l'animait. Histoire biographique donc, mais sur fond de macrohistoire où l'on voit, d'une part, l'influence du contexte sur le comportement des individus et, d'autre part, la capacité des mêmes individus d'imprimer, à leur tour, leur marque à ce contexte. Ainsi, qui pourra affirmer que les politiques sociales futures de l'État providence ne se sont pas inspirées de plusieurs des revendications que les militants et les militantes communistes — comme Jeanne Corbin — avaient déjà formulées et pour lesquels ils se sont battus, parfois même au prix de leur liberté ?

Enfin, à travers l'engagement de Jeanne Corbin et sa position particulière dans la hiérarchie du groupe, l'ouvrage d'Andrée Lévesque nous en apprend beaucoup sur la place des femmes au sein de l'ensemble du mouvement communiste canadien. Ces dernières sont toujours présentes aux premières lignes du champ de bataille, mais elles ne sont toutefois pas très nombreuses aux commandes. Il reste que leur action militante leur confère le statut de sujets politiques à part entière... ou presque. Quant à leurs consœurs soviétiques, elles représentent un modèle de femmes libérées jouissant d'un statut politique enviable, statut et pouvoirs tantôt réels, tantôt fictifs, mais que les besoins de la propagande soviétique tendent bien sûr à représenter plus grands que nature.

Sans jamais abdiquer son sens critique, Andrée Lévesque montre comment l'engagement dans le mouvement communiste pouvait être à la fois source de sacrifices constants pour les militantes mais aussi source de valorisation et de certitudes rassurantes, sans compter l'avantage d'une insertion dans des groupes de travail que leur marginalité même, tout autant que leurs idéaux communs, rendait particulièrement solidaires.

Enfin, la trame biographique de l'ouvrage nous garde constamment en compagnie d'une jeune fille dont la personnalité est fascinante par l'authenticité de ses idéaux politiques et sociaux, par sa profonde générosité et par sa force de caractère peu commune. Sans faire partie officiellement de la haute direction du mouvement communiste canadien, Jeanne Corbin apparaît comme le prototype de la militante exemplaire, profondément dévouée, à laquelle on pouvait confier sans hésiter des missions difficiles et parfois très délicates. À la fois simple et émouvante, Jeanne Corbin force l'admiration et suscite la sympathie.

De plus, la vie et le temps de Jeanne Corbin nous sont rendus dans un style alerte, élégant, agréable à lire. Certaines personnes pourront trouver que l'on se perd parfois dans le dédale des multiples organisations communistes et surtout des sigles qui servent à les désigner. En effet, la mémoire est souvent sollicitée à cet égard, et l'on doit parfois reculer de quelques pages pour se rappeler à quoi se réfèrent le LFO, le LUO ou le LDO. Cependant, l'exercice en vaut largement la peine.

Il faut aussi mentionner que les données relatives au mouvement communiste et à ses divers protagonistes sont reconstituées à partir d'une documentation très abondante, riche et variée. À cet égard, l'auteure n'a pas ménagé sa peine pour livrer un travail de qualité aussi bien sur le plan des sources que sur celui de l'analyse fine et nuancée de ces dernières.

Bref, on comprendra que la lecture de l'ouvrage consacré à Jeanne Corbin s'impose à qui veut mieux saisir les caractéristiques d'un mouvement et d'une époque qui constituent

la toile de fond sur laquelle se détache le portrait fascinant d'une femme généreuse, une femme qui a tenté, par l'engagement de toute une vie, de faire advenir un monde meilleur pour ses compatriotes et en particulier pour ceux et celles qui sont les plus démunis.

NADIA FAHMY-EID
Outremont (Québec)

Annik Houel
L'adultère au féminin et son roman.
Paris, Armand Colin, coll. « Renouveaux en psychanalyse »,
1999, 175 p.

L'insistance sur la notion de fidélité a toujours inscrit l'adultère au cœur de l'institution du mariage. L'adultère au féminin, pratique millénaire malgré les risques considérables de répression[1] — jusqu'à l'assouplissement, en France du moins, de la législation civile et pénale en 1975 —, souligne l'énorme exigence d'amour investie dans le couple et la permanence de l'insatisfaction amoureuse des femmes. Ni la libéralisation du divorce, ni le compagnonnage amoureux, ni le mariage d'amour, devenu aujourd'hui le modèle du genre, n'ont entraîné la fin de l'adultère. La pratique de l'adultère, à l'aune de laquelle on peut mesurer l'état d'une société en matière de répression sexuelle ou d'égalité entre les sexes, ne donne guère lieu cependant, malgré les enquêtes répétées, à des statistiques précises et à des explications claires. Le sujet est encore complexe, si ce n'est tabou, insuffisamment traité dans ce que les sociologues appellent le « multipartenariat » et les magazines, « l'infidélité », enclins que sont ces derniers à des effets de mode et des analyses rapides[2]. Annik Houel, professeure à l'Institut de psychologie de l'Université Lumière Lyon 2[3], ayant constaté que la psychanalyse offre toujours peu de matière pour une véritable réflexion sur l'adultère féminin, tente de comprendre cette pratique, de découvrir les racines des charmes de l'amant et de réduire le malentendu entre les sexes à partir des renseignements que lui fournit... la littérature au féminin : « L'un des lieux privilégiés où l'imaginaire s'exerce étant sans conteste celui de la littérature, on peut postuler que le succès de l'adultère dans le roman permet d'analyser les éléments du manque qu'il est censé pallier, en tout cas au niveau fantasmatique » (p. 11). Convaincue que, dans l'imaginaire occidental, l'adultère féminin est typiquement français, A. Houel se livre à l'analyse détaillée, sémiotique, des mises en scène du rapport amoureux (du dit ou de l'aveu de l'amour, de la description du rapport sexuel) dans six textes féminins français : *Guigemar* (vers 1160), ou l'adultère courtois chez Marie de France, *La princesse de Clèves* (1678), ou l'adultère chaste

1. Annik Houel prépare, avec Patricia Mercader et Helga Sobota, un livre sur le crime passionnel.
2. Voir le dossier « L'infidélité au féminin. Leur nouveau mot d'ordre, là aussi : Vive la parité ! », *Le Nouvel Observateur*, n° 1815, 19-25 août 1999, p. 4-13. Une courte entrevue avec Annik Houel y figure.
3. Elle a aussi écrit *Le roman d'amour et sa lectrice. Une si longue passion* (Paris, L'Harmattan, 1997).